

RÉFLEXIONS SUR LE BOUDDHISME

I. - Notes sur Philippe Cornu, *Le bouddhisme, une philosophie du bonheur ?* (Seuil, 2013)

Chap. 1 – Le bouddhisme est-il une religion ?

p. 56 : *La dévotion « vise à faire tomber nos résistances, nos habitudes, nos préjugés et nos défenses, en un mot notre attachement au moi ».*

Rq : « L'attachement au moi » n'est pas nécessairement synonyme d'égoïsme. Il peut signifier aussi bien l'attachement à la vie. Il n'exclut d'ailleurs pas l'attachement aux autres (« tu aimeras ton prochain comme toi-même »).

pp. 64-65 : « *Le nirvâna signifie dans les textes anciens l'opposé du samsâra, le cercle vicieux des existences conditionnées. Le terme ne désigne ni un lieu de félicité ni un paradis, mais une dimension spirituelle atteinte par le pratiquant quand il a mis définitivement fin aux conditions productrices de la souffrance. Il y a alors extinction ou épuisement des mécanismes de la souffrance et accession à une état inconditionné de sérénité indestructible ».* « *C'est la fin de la douleur.* » *Le pratiquant « n'en atteindra la jouissance définitive que lorsqu'il deviendra un arhat, un 'destructeur de l'ennemi', c'est-à-dire des passions.* »

Rq : Ambiguïté du *nirvâna*. Il se caractérise par un état positif, la « sérénité » (les têtes de bouddha l'illustrent magnifiquement), mais il est en même temps défini négativement, comme l'extinction des passions et « l'absence de sensations » (p. 174). Béatitude du vide ? Que reste-t-il de vivant ?

p. 70 : *On distingue « deux registres de réalité, la réalité absolue, laquelle nous est voilée par l'illusion, et la réalité relative ou contingente, perçue par nos sens illusionnés. L'opposition apparente entre ces deux niveaux de réalité se résout dans le sens où la dimension absolue ou vacuité des phénomènes est la nature ultime de tout ce qui nous apparaît trompeusement comme le monde phénoménal. »*

Rq : Qu'il y ait une « réalité absolue » derrière les apparences, c'est tout à fait concevable. On retrouve cette même opposition en philosophie – par ex. chez Kant, distinction entre les « phénomènes » et les « noumènes » (les choses en soi) et en physique (derrière le monde sensible, la réalité subatomique, l'univers quantique).

Mais pourquoi « déréaliser » cette réalité en parlant de 'vacuité' ? N'est pas contradictoire ?

p. 74 : « *A l'origine de la souffrance il y a le désir-attachement que l'on éprouve par le ressenti du monde sensible [...] qui mène invariablement à la déception et à la frustration. Dans le bouddhisme ancien, s'affranchir de la soif ou désir avide, c'est ne plus*

s'attacher aux choses et ne plus produire les liens qui nous entravent et nous obligent à renaître dans le samsâra. »

Rq : S'il n'y a plus de « désir-attachement », que ce soit pour ceux qu'on aime ou pour les beautés du monde sensible (la nature, l'art, la musique, etc.), la vie vaut-elle encore la peine d'être vécue ? Il est sûr que, si l'on ne tient à rien ni à personne, on ne risque pas d'être déçu... Ce n'est guère exaltant.

p. 74 : *« La vision générale d'un monde formé d'univers multiples eux-mêmes transitoires, soumis à de très longue périodes de temps (kalpa) de formation, de maintien, de destruction et de vie reste une hypothèse cosmologique envisageable. Chacun de ces univers pris isolément a un commencement et une fin, mais les transformations du monde en tant que tout sont envisagées dans le bouddhisme comme une succession de productions-destructions sans commencement premier ni fin ultime. »*

Rq : On peut être fasciné par cette conception du monde empruntée à la cosmologie indienne.

p. 75 : *« Dans l'Occident moderne, on tend à penser, sous l'influence des idéologies matérialistes, que l'esprit est plutôt une propriété émergente de la matière – en l'occurrence du cerveau. Or le bouddhisme reste une voie spirituelle et, de son point de vue, c'est l'esprit qui engendre la matière et non l'inverse. »*

Rq : Je suis proche de cette conception qui caractérise le « spiritualisme » (cf. Bergson). Elle se présente sous deux aspects :

1. L'esprit (la conscience, etc.) est irréductible à la matière. J'en suis persuadé, quelles que soient les relations de dépendance entre les deux instances.
2. Dans une version plus radicale, c'est l'esprit lui-même qui engendre la matière. Difficile à expliquer. (Dans la Bible, cet engendrement s'appelle la « création ».)

Chap. 2 – Le bouddhisme est-il une philosophie ?

p. 93 : *« La doctrine bouddhique se présenterait plutôt comme une antimétaphysique, où le processus, l'impermanence et le devenir sont des thèmes centraux qui remplacent les questions de l'être et de l'essence du monde en dehors du temps. »*

Rq : Changement complet de perspective : non plus la consistance ontologique de la substance, mais l'évanescence de l'impermanence... Rien de stable, tout est éphémère.

pp. 102-104 : Thème de la Vacuité

« Tous les phénomènes sont dépourvus d'existence en soi au niveau absolu. »

Au-delà de « l'apparence d'un phénomène dans son aspect de solidité, de substantialité et de durée », sa nature fondamentale est « l'impermanence, l'absence d'existence en soi et son caractère conditionné ».

Les phénomènes, « bien qu'apparaissant comme s'ils étaient concrets et réels, sont dépourvus d'existence en soi, simples émergences fugaces nées de la réunion de conditions temporaires bientôt défaites ».

Le bouddhisme « souligne le devenir, l'instantanéité, le caractère fugace des phénomènes qui apparaissent et disparaissent au gré des conditions changeantes. »

« Tout d'un coup, le tapis se dérobe sous nos pieds. »

« La déréification vacuiste détend et rend vaine la saisie des phénomènes comme réels.

« Tout dans la vie échappe à notre emprise et, quoi que nous fassions, l'impermanence et la mort sont dans la nature des choses. Plutôt que de s'agripper à une réalité qui se dérobe, le bouddhisme propose la fluidité du lâcher prise occasionné par la découverte de la vacuité. »

« Bien que les phénomènes paraissent naître et mourir, ils sont en réalité de simples apparences flottantes dans l'espace du réel. »

Rq 1 : Une profonde vérité dans cette perspective : tout passe, tout lasse, la vie, le monde lui-même (pris à une certaine échelle) sont éphémères, il convient de s'en accommoder.

Rq 2 : Pourtant, une phénomène éphémère reflète bien une certaine « réalité », pendant toute sa durée.

Les êtres vivants naissent et meurent, mais, tout le temps de leur vie, il est difficile de nier qu'ils « existent », qu'ils sont « réels ».

Mes parents n'étaient pas de « simples apparences flottantes », même s'ils ne sont plus là aujourd'hui et si j'ignore tout de leur destinée.

Ne pas confondre « exister » et « être éternel ». l'existence éphémère est bien un mode de réalité.

Chap. 4 - Renoncer à l'ego ?

p. 117 : « *Selon le bouddhisme, il n'y a rien de tel qu'un soi permanent dans les êtres individuels car là où l'on croit ressentir la présence d'une personnalité durable il n'y a qu'une série psychique faite de moments de conscience successifs qui s'enchaînent.* »

Rq : Réduire la constitution d'une « personnalité » à une simple « série psychique », c'est proprement la « dépersonnaliser », nier ce qui fait son originalité, en la ramenant à une suite de phénomènes anonymes, sans lien intrinsèque.

Certes, « la conscience individuelle forme un flux qui s'écoule », mais ce flux ne contredit pas l'identité constitutive de la personne. Je ne suis pas seulement une succession d'états de conscience, ces états de conscience sont *les miens*.

Cette identité se fonde elle-même sur la mémoire, qui me relie à mes états de conscience antérieurs. Faute de quoi, le moi disparaît, comme le montre la malade Alzheimer.

Certes, je change avec le temps, mais c'est toujours moi qui change.

pp. 117-118 : « *Après la mort, ce flux, après s'être dissocié du corps devenu cadavre, fusionnera avec les éléments séminaux des futurs parents, formant ainsi le composé psychophysique de la vie suivante. Ce n'est ni la même personne ni une personne différente*

qui renaît : elle n'est pas la même puisqu'à la mort, l'apparence et les perceptions de la vie précédente se sont effondrées et dissoutes, ni une autre puisque le flux qui renaît s'inscrit dans la stricte continuité de la série psychique antérieure. »

« Le flux psychique conserve les traces de son histoire antérieure quand il est propulsé à la recherche des composants de la vie suivante. Il en résulte la saisie d'un nouveau corps en formation et bientôt l'émergence d'une nouvelle identification sur laquelle s'élabore le sentiment d'un nouveau moi. On peut donc dire que, même en l'absence d'un soi permanent, la série psychique reste malgré tout singulière ou individualisée dans le sens où elle procède de l'histoire karmique antérieure et la projette dans l'avenir. »

Rq 1 : Qu'est-ce que ce « flux psychique » qui subsiste après la mort avant de permettre la renaissance ? Sa fonction est claire : il est censé assurer la continuité entre les deux individus – l'ancien et le nouveau. Mais quelle est sa nature ? Ce n'est pas l'*âtman*, le « Soi » des brahmanes – une entité semblable à « l'âme » –, puisque précisément on lui dénie toute réalité (*anâtman*).

Réponse dans le *Dictionnaire du bouddhisme*, s.v. *bardo*, « l'état intermédiaire ». « Pour certaines écoles, le continuum de conscience portant le *karman* de l'individu ne connaît aucune rupture véritable dans la succession des instants, même au moment de la mort, et le 'passage' d'un type d'existence à un autre est instantané. » D'autres « soutiennent fermement cette idée d'état intermédiaire pour étayer la thèse du passage de l'individu (*sk. pudgala*) d'une vie à la suivante. Par la suite, débarrassée de l'idée peu orthodoxe de *pudgala*, la notion d'état intermédiaire va se développer... Cet état est « vécu par la conscience entre la mort et l'état d'existence suivant. *Vasubandhu* déclare que l'être dans l'état intermédiaire a pour support un corps mental fait de souffles et de conscience... ».

Mais qu'est-ce que cette « conscience » anonyme, dépersonnalisée ? Peut-on concevoir une conscience sans *ego* ?

Le bouddhisme invente ce concept pour justifier la théorie de l'héritage karmique. Il faut bien qu'il y ait un lien invisible entre les deux « individus » pour que le karma du premier soit transmis au second.

Rq 2 : « Ni la même personne ni une personne différente. » Formulation difficile à comprendre, tant la notion de « personne » est indissociable du « soi », dont on nie précisément l'existence. Si ce n'est plus « moi », c'est donc « un autre » : le lien existentiel est rompu entre les deux êtres.

A supposer que le nouvel individu « paye », du fait du karma, des méfaits commis dans une existence antérieure, il ne peut pas en avoir conscience. Il ne sait même pas pourquoi il est pénalisé...

pp. 118-119 : « *Le Bouddha se méfiait à la fois du vaste Soi philosophique des brahmanes [l'*âtman*], et du petit moi égotique qu'ils dénonçaient comme lui, car il considérait que l'attachement inné à soi, ou amour-propre, induit précisément la croyance philosophique au*

Soi [...]. Et réciproquement, il voyait dans cette vue [philosophique] une façon de renforcer la croyance au petit moi, les sentiments égocentriques et la soif de l'existence à l'origine de nos tourments. Ce renforcement mutuel [...] ne pouvait, selon le Bouddha, qu'alimenter l'illusion et le désir de prolonger l'existence douloureuse et conditionnée ».

Rq 1 : L'emploi du terme *ego* pour qualifier l'identité constitutive de la personne présente l'inconvénient d'évoquer indirectement l'égoïsme (« le petit moi *égotique* », « les sentiments « *égocentriques* »). On évite ces associations en parlant simplement du « Je ». En outre, cela permet de sortir de l'isolement en l'associant au « Tu », et en développant le lien personnalisé qui définit les relations humaines (l'amitié selon Montaigne : « parce que c'était lui, parce que c'était moi »).

Rq 2 : « La soif de l'existence » et le désir de la prolonger sont ici considérés comme « l'origine de nos tourments ». A en croire cette conception de la vie, il aurait mieux valu ne jamais être né... Conclusion pratique : ne pas avoir d'enfants ?

pp. 120-121 : « *Non seulement l'âtman ou l'âme est ici dépourvue d'existence en soi et impermanente, mais chaque être individuel n'est que la réunion d'un ensemble de phénomènes physiques et psychologiques temporairement combinés qui constituent 'les cinq agrégats' de l'individu. [...] Cette forme de vie organisée et 'stable' n'est détruite qu'au moment de la mort. Pourtant, cette stabilité n'est qu'apparente. En réalité, à tout instant, chacun des agrégats naît et se détruit, et, tant que les conditions restent semblables, il apparaît de nouveaux agrégats presque identiques l'instant suivant. [...] Nous nous approprions mentalement ces agrégats comme s'ils étaient 'nôtres', sans nous apercevoir que le 'moi' auquel ils nous paraissent légitimement appartenir n'est lui-même qu'une fiction élaborée par notre esprit ».*

Rq : On ne saurait mieux, encore une fois, « dépersonnaliser » l'être humain, en le réduisant à un ensemble d'agrégats perpétuellement renouvelés. Cela est peut-être vrai des cellules de notre corps. Mais qu'est devenue ici l'unité de l'esprit ? Il y a quelque chose de matérialiste dans ces formulations.

De fait, dans la perspective matérialiste, la conscience est considérée comme un simple « épiphénomène » (on n'est pas loin de l'illusion), la seule vraie réalité étant représentée par les processus physiques et physiologiques qui constituent le corps.

p. 121 : « *Chaque jour nous paraissions semblables à ce que nous étions le jour d'avant, et ce n'est qu'en regardant une photo de nous à dix ans d'intervalle que nous constatons un réel changement ! Sommes-nous vraiment encore le même ? »*

Rq : Nous avons changé, c'est vrai. Mais c'est encore *nous*. La conscience d'identité n'est pas une fiction.

p. 121 : « *Le sentiment du 'moi' ou du soi individuel auquel nous nous identifions, à bien y regarder, ne repose que sur une foule d'éléments instables et fugaces [...] Le moi n'est, au*

fond, qu'un inconsistant faisceau de représentations de nous-même, sans cesse rebâti sur les ruines de ses figurations antérieures. »

Rq : Il y a ici comme une espèce d'acharnement à vouloir détruire tout ce qui constitue la conscience de soi. Le « moi » n'est pas « une foule d'éléments », « un inconsistant faisceau », au contraire, il unifie les représentations dans le cadre de la conscience. Quant à son « instabilité », elle ne s'oppose pas à l'identité, elle la présuppose. Encore une fois, dire que « j'ai changé » présuppose qu'il s'agit toujours de moi.

p. 122 : *Les bouddhistes « dénoncent l'imposture d'une croyance ferme au moi (âtmāsneha) ou en l'âtman ».*

Rq : J'ai déjà du mal à considérer le « moi » comme une illusion. Alors, y voir une « imposture »...

p. 124 : Citation de Jung : « La conscience est inconcevable sans ego. S'il n'y a pas d'ego, il n'y a personne pour être conscient de quoi que ce soit. L'ego est donc indispensable au processus de la conscience. »

Rq : Cette position rejoint la tradition philosophique : « Chaque pensée fait partie d'une conscience personnelle, est rattachée à un moi. Il n'y a pas de pensée pure qui ne serait la pensée de personne. Il n'y a pas de sensations, de souvenirs, d'idées, d'émotions isolés : ils me sont toujours donnés comme étant mes sensations, mes souvenirs, mes émotions, etc. » (A. Cuvillier, t. 1, p. 45).

Tout au plus pourrait-on revenir à distinction entre conscience « irréfléchie » et conscience « réfléchie ». La première « existe sans vraiment exister encore 'pour soi' : c'est ce qu'on a appelé la conscience 'non positionnelle de soi' ». La seconde se présente comme « une sorte de conscience au second degré, grâce à laquelle l'esprit, se retournant en quelque sorte vers lui-même, se distingue de ses propres états pour se poser comme *sujet* pensant en face de l'*objet* pensé » (*ibid.*, p. 53).

p. 125 : *Le noyau ultime de la personnalité n'est pas « une essence ou une substance solide et réelle ».*

Rq : On peut s'accorder sur le fait que le *Je* n'est pas une « substance », contrairement à ce qu'affirmait Descartes. Pourquoi parler de *res cogitans* ? se demandera Husserl ; le *je* qui pense n'est pas une « chose ». Mais cela ne signifie pas qu'il n'est pas « réel ».

p. 127 : « La tâche spirituelle consiste plutôt à démasquer l'imposture de l'ego tout en renforçant un sentiment d'amour et de bienveillance pour soi-même et autrui. »

Rq : Je ne reviens pas sur la qualification d'« imposture ». Ce qui me semble important, ici, c'est la contradiction d'une telle proposition. Comment peut-on parler de « soi-même » et d'« autrui » si l'on rejette l'idée d'ego, qui leur est consubstantielle ?

Je note par ailleurs l'introduction ici d'une perspective éthique (amour et bienveillance). Mais comment parler d'amour s'il n'y a pas une relation « personnelle » entre deux êtres clairement identifiés, « Je » et « Tu », « toi et moi » ?

Chap. 5 – Qu'est-ce que le *karman* ?

p. 130 : « *Le Bouddha a insisté sur l'insubstantialité et l'impermanence des phénomènes. Aucune essence ne perdure, il n'y a qu'une succession rapide d'apparitions-disparitions formant une série phénoménale.* »

Rq : Pourquoi « rapide » ? Je suis né, je vais mourir, mais l'entre-deux n'est pas rien. Encore une fois, quelque chose peut être à la fois réel et éphémère.
« La pensée n'est qu'un éclair au milieu d'une longue nuit, mais c'est cet éclair qui est tout » (Henri Poincaré).

p. 132 : « *Le terme karman désigne tout acte motivé par la croyance au soi individuel et visant à perpétuer ce sentiment du soi.* »

Rq : Vaudrait-il mieux que je ne sois pas moi, et que je renonce à survivre ?

p. 134 : « *Toute attitude égoïste est susceptible d'engendrer des karman conditionnant notre vécu futur. Il importe donc d'adopter une conduite où l'on respecte autrui comme soi-même.* »

Rq : La croyance à « l'ego » n'est pas synonyme d'« égoïsme ». Je ne peux respecter autrui comme moi-même que si je « crois » à la réalité de mon existence et à celle d'autrui.

pp. 133-134 : « *On peut échapper aux conséquences des actes passés en corrigeant sa conduite éthique...* »

« *C'est le cas des actes de conduite 'adéquats' énoncés par le Bouddha. Ainsi, on s'efforcera de ne pas prendre la vie des autres êtres [...] et de ne pas se complaire dans les sentiers déviants des plaisirs sensuels – l'addiction au plaisir sexuel ou à une drogue par exemple, - de ne pas proférer de paroles mensongères, injurieuses ou calomnieuses... »*

Rq 1 : On passe maintenant, dans la logique du *karman*, à un autre niveau de réflexion, centré sur les valeurs morales. Où l'on reconnaît les principes universels – ne pas tuer, ne pas mentir, etc.

Rq 2 : A noter la proscription des « plaisirs sensuels » et notamment « sexuels ». On pourrait se poser la question de savoir si ces plaisirs sont en eux-mêmes « inadéquats », ou s'ils ne le sont qu'en cas d'excès (« sentiers déviants », « addiction »). L'idéal monastique du bouddhisme semble apporter une réponse : « Un bhikshu renonce au monde, au pouvoir et aux plaisirs sensuels », même si, conformément à la « voie médiane » préconisée par le maître, « il ne doit pas se mortifier » (p. 62).

pp. 136-137 : « L' 'autre' n'est pas ici le Dieu « tout autre » avec qui établir un dialogue d'amour, mais la multitude des êtres animés qui souffrent, nos 'semblables' au sens large, puisque le bouddhisme embrasse dans la grande compassion êtres humains et non-humains. »

« Pour celui qui est en quête de l'Éveil, comment ne pas embrasser tous les êtres dans une immense compassion ? Comment ne pas souhaiter les libérer de l'ignorance et de ses conséquences douloureuses ? »

« Il est impossible d'envisager son propre salut sans se soucier de celui d'autrui. »

Rq 1 : La compassion occupe dans le bouddhisme la même place prédominante que l'amour dans le christianisme.

Rq 2 : « L'ignorance », l'« erreur » dont il s'agit de libérer les êtres « s'exprime dans la croyance au 'moi' égocentrique et la soif du devenir ». Ne pas confondre la conscience de soi avec l'égocentrisme.

pp. 137-138 : « Le mystère de l'Absolu est tapi au plus profond de l'esprit de chacun, mais tous les êtres souffrent de ne pas le reconnaître. Pour dissiper la souffrance, le premier pas consiste à considérer autrui comme un autre soi-même et à renoncer à agir égoïstement. »

Rq : On retrouve ici la confusion entre l'ego égoïste (« l'illusion du petit soi ») et l'ego comme principe de l'identité personnelle, celle de soi comme celle d'autrui. Comment agir adéquatement si l'on considère que ni le « Je » ni le « Tu » n'ont de réalité ?

pp. 138-139 : « La fameuse réincarnation n'a pas dans le sens dans le contexte bouddhique. »

« Il n'y a pas d'âme substantielle dans la doctrine bouddhique et donc rien de tel à réincarner, c'est-à-dire à faire entrer dans un nouveau corps de chair, comme un voyageur qui revêtirait de nouveaux vêtements après avoir jeté les précédents. Donc, rien qui se réincarne mais une série psychique qui renaît, chargée des empreintes karmiques du passé. »

Rq : Cette notion de « série psychique » comme substitut de l'âme me paraît toujours aussi problématique.

p. 139 : « L'être qui renaît n'est plus vraiment le même que l'être qui l'a précédé, sans pour autant être radicalement autre. »

Rq : Formulation paradoxale, toujours aussi difficile à comprendre. C'est un autre moi qui apparaît, donc ce n'est plus moi, c'est un autre. Cela n'est possible, dans le bouddhisme, que parce que, pour lui, ni moi ni l'autre n'ont de réalité. Dans cette perspective, l'identité personnelle n'est qu'une apparence, une illusion. Seul importe le *karman*, qui évolue de vie en vie...

p. 139 : « Prétendre être la réincarnation de Napoléon est une aberration du point de vue bouddhique. Néanmoins, la série psychique qui, pendant le temps d'une vie, s'est manifestée en cinq agrégats conventionnellement nommés 'Napoléon', une fois ceux-ci disparus,

poursuivra sa route selon les nouveaux scénarios de rétribution projetés par son karman et sa soif d'existence. [...]

« Les agrégats présents auxquels je surimpose d'idée d'un moi actuel... »

« Il n'y a jamais eu une personne réelle dénommée Napoléon, de même qu'il n'y a pas de 'moi' réel et durable dans cette vie-ci. Encore une fois, aucun moi, aucune personne ne se réincarne, mais le courant psychique qui renaît n'en est pas moins singulier et unique, et poursuit son errance selon son propre devenir. »

Rq 1 : Éclatement radical de l'identité personnelle : Napoléon n'aurait pas été une « personne réelle », tout juste un nom conventionnellement attribué à un ensemble « d'agrégats ». Voici donc l'empereur démembré, atomisé, « éparpillé façon puzzle » (pour reprendre une expression rencontrée à un autre propos dans la presse, F 20-8-24)...

Rq 2 : Dans ces conditions, seule est présentée comme réelle la « série psychique » qui « poursuit sa route », le « courant psychique » qui poursuit son errance, en transmettant les empreintes karmiques. Les êtres dans lesquels ce « courant » se manifeste ne sont que des illusions...

Chap.7 – Le bouddhisme est-il un outil de développement personnel ? [Sur le bonheur]

p. 172 : *« Le Bouddha et ses disciples ont pris soin de distinguer trois types de bonheur : le bonheur sensuel, le bonheur engendré par les expériences méditatives et le bonheur inconditionnel affranchi de toute souffrance. »*

p. 172 : *« Lié directement à une sensation de plaisir, le bonheur sensuel ou volupté, kâmasukha, n'est que de la souffrance déguisée parce qu'il appelle le désir de répétition, l'attachement au plaisir et par conséquent l'aliénation au corps ou à des états mentaux par le biais de sensations agréables. Le bouddhisme n'encourage pas ce type de bonheur, décrit comme celui de Mâra, le dieu sensuel qui tente de détourner les ascètes et les méditants de la libération authentique. »*

« Le Bouddha [...] souligne la nécessité de renoncer à l'attachement aux bonheurs qui n'offrent que la promesse de souffrances à venir. »

Rq : Analyse des ambiguïtés du plaisir, et plus précisément de la « dépendance » sexuelle. Je n'ai à y opposer que ce cri du cœur de Jacques Brel : « Il faut bien que le corps exulte ! » Ou plus généralement, au-delà de la sexualité, cette recommandation du Talmud : « L'homme devra rendre compte des plaisirs permis qu'il s'est refusés (*Talmud*, Taanit 22b). » Le principe bouddhique pourrait tenir ici en une phrase : ne pas vivre pour ne pas souffrir.

p. 173 : *« La félicité éprouvée en méditation est une forme épurée du désir, encore associée au corps et à la sensation de plaisir.[...] Bien que témoignant des progrès accomplis dans la pratique, la félicité risque de renforcer l'attachement au soi, toujours avide de ces sensations de succès. »*

Rq : La félicité est problématique, même quand elle est « épurée » !

p. 174 : « *Les enseignements bouddhiques définissent ainsi une dernière et ultime forme de bonheur dénué de toute souffrance, la béatitude du nirvâna, le bonheur inébranlable ou le suprême bonheur (paranam sukha) : 'Ce qui fait la béatitude du nirvâna , c'est précisément l'absence de sensations.'* »

Rq : Certes, « l'absence de sensations », de plaisir, d'émotion, de sentiment, de passion... évite, par définition, tout risque de trouble ou d'inquiétude. On y gagne la paix et la sérénité. Mais peut-on parler ici de « bonheur » ?

p. 174 : « *C'est précisément parce que le bouddhisme ne court pas après le bonheur ordinaire qu'il en résulte un bonheur ultime.* »

Rq : Refuser le bonheur pour être encore plus heureux ? On comprend que le titre de l'ouvrage comporte un point d'interrogation.

pp. 176-177 : *Le but du chö, pratique tantrique de haut niveau, et de « dissoudre la croyance à la réalité du soi personnel »* (cf. p. 203 : « la découpe de l'ego »).

Rq : Toujours « dissoudre », détruire, déconstruire, jusqu'à ce que je ne sois plus, que je disparaisse à mes propres yeux... Pourquoi donc suis-je né ?

Chap. 9 – Le bouddhisme est-il sexiste ?

pp. 204-206 : « *La question de la sexualité est traitée sévèrement dans les rares sûtra anciens qui en parlent, non seulement parce qu'elle présente l'inconvénient d'être une source de tourments et de frustrations, mais aussi parce qu'elle est à peine considérée comme un désir naturel ou nécessaire à la vie.* »

« *Sur la voie du renoncement propre aux sûtra, les plaisirs sensuels sont considérés comme un danger ou un obstacle et il est recommandé de s'en passer.* »

« *Vous cherchez des femmes au dehors, mais plus vous en trouvez, plus votre tourment s'alourdit.* »

« *« L'homme qui a renoncé aux désirs [...] a pitié de ce fou furieux, brûlé par le feu du désir et qui souffre d'autant plus qu'il jouit davantage. »*

« *Le plaisir n'est pas un problème en soi ; il le devient parce qu'il s'ensuit presque automatiquement attachement et désir impérieux de renouveler son expérience. Plus le plaisir est intense et plus on désire sa répétition. Ce n'est donc ni la sensation de plaisir ni le corps en tant que tel, mais la réaction d'adhésion au plaisir qui nous piège et nous aliène, la soif de plaisir qui nous pousse à le renouveler encore et encore.* »

Rq : Originalité de cette vision négative de la sexualité par rapport à la morale chrétienne traditionnelle. Elle n'est pas fondée sur des impératifs moraux (tu dois/tu ne dois pas) ou sur une problématique religieuse de la « tentation » (diabolique ?), mais sur une description phénoménologique de « la soif de plaisir », considérée comme intrinsèquement insatiable et source de dépendance.

Le remède proposé – un pur et simple « renoncement » – n'est-il pas une solution de facilité ? En outre, on pourrait lui appliquer la critique que fait Bouddha de l'ascétisme : pour rester fidèle à la « voie médiane », ne serait-il pas préférable de faire sa place au plaisir, toute sa place, rien que sa place ?

p. 206 : « *Le désir-attachement est tout à la fois le puissant attachement à l'existence et aux possessions et l'envie qu'elles suscitent. De son activité procèdent toutes les souffrances.* »

Rq : L'attachement à l'existence comme source première de la souffrance ? On est loin de la vision judéo-chrétienne, où la vie est perçue comme un « don » dont il convient de remercier le Ciel (*et Dieu vit que cela était bon...*).

Chap. 10 – Le bouddhisme est-il socialement engagé ?

p. 223 : « *La véritable source de tous nos maux réside dans l'esprit qui se projette dans la croyance au moi individuel et dans les œuvres visant à la perpétuer. Tant que les êtres humains agissent avec un motivation égoïste, le karman continue à s'accumuler...* »

Rq : Toujours cette confusion entre l'ego – l'affirmation de l'individualité – et l'égoïsme. Ne pas oublier que l'altruisme présuppose lui aussi la « croyance » à une identité individuelle : celle de l'autre.

p. 225 « *Quand un pratiquant commence à éprouver pour de bon l'inexistence ou la vacuité de son moi, il ne sombre pas dans un gouffre d'incertitude et de terreur, mais découvre l'espace chaleureux de sa nature inconditionnée : il est au cœur de lui-même, dans un lieu sans lieu qui est au centre de toutes choses, et c'est de cette source intarissable – la nature de bouddha – que jaillira l'énergie inconditionnée de l'amour. Présente depuis toujours, elle est la dynamique à l'origine de la compassion qui nous pousse à secourir autrui.* »

Rq : Faut-il être convaincu de sa propre inexistence pour aimer et faire preuve de compassion ? Si je n'existe pas, l'autre non plus. Nier l'ego, c'est nier aussi l'alter ego.

Chap. 11 – Le bouddhisme peut-il répondre aux questions d'éthique du monde contemporain?

Le suicide.

pp. 247-248 : « Les textes bouddhiques soulignent qu'abrégé volontairement sa vie ne soulage pas les souffrances karmiques mais les reporte vers les vies suivantes. »

« Vouloir mettre fin à sa propre vie ou demander explicitement à d'autres personnes d'y contribuer, c'est produire un karman négatif qui peut aggraver les conditions des vies ultérieures, puisqu'il s'agit d'un désir de s'annihiler, de porter atteinte à notre vie. »

Le Bouddha « désapprouvait le suicide de certains ascètes : ceux-ci croyaient ainsi naïvement échapper au samsâra, mais ils négligeaient la causalité du karman ».

« Certains textes tantriques déclarent même que le suicide a pour conséquence karmique de nombreuses renaissances douloureuses sans la moindre occasion de libération. »

Rq : Comme le bouddhisme recommande de ne pas s'attacher à l'existence, on pourrait croire que le suicide est inoffensif, sinon recommandé. D'ailleurs, si l'ego est une illusion, que signifie « vouloir s'annihiler » ?

Mais non : pour le bouddhisme, le « moi » n'existe pas mais l'existence est une fatalité, et rien ne permet d'y échapper...

Les soins palliatifs.

p. 247 : *Les soins palliatifs permettent d'« ajuster les doses d'analgésiques afin de laisser le maximum de lucidité au mourant. Celle-ci est en effet très importante au moment de la mort, étant donné l'influence considérable des dernières pensées sur le devenir post mortem et la future renaissance ».*

Rq : Il y a quelque chose de terrifiant dans cette affirmation. Tout se jouerait dans les dernières secondes ?

L'avortement.

p. 251 : « Tous les enseignements bouddhistes affirment que l'esprit ou plutôt la série psychique issue de l'expérience précédente et sur le point de renaître fusionne avec les cellules mâle et femelle à l'instant même de la conception. C'est dire qu'un être vivant à part entière est présent dans l'utérus dès cet instant. L'avortement supprime donc la vie d'un être vivant en l'empêchant de naître dans la condition humaine qu'il s'apprêtait à vivre et en le renvoyant vers une autre renaissance. L'abondante littérature indo-tibétaine sur l'état intermédiaire (antarâbhava, tib. bardo) qui se déroule entre la mort et la renaissance ne laisse aucun doute à ce sujet. »

« Il est indéniable qu'un avortement renvoie un être à une autre existence... »

« Le bouddhisme tibétain propose quant à lui des pratiques tantriques de purification de l'acte même et des prières de souhait pour guider l'être renvoyé afin qu'il se dirige vers une bonne renaissance via l'état intermédiaire. »

Les manipulations génétiques.

p. 256, à propos du clonage : « *La production d'êtres sensibles clonés ne pose certes pas le problème de leur identité : ce sont des êtres à part entière comme tout autre être.* »

Note : « Même si plusieurs êtres vivants nés au même moment ont les mêmes caractéristiques génétiques, leur psychisme conservera toujours une singularité car ils ne peuvent occuper le même espace simultanément. Leurs perceptions et leur vécu seront nécessairement différents, et leur caractère singulier ne fait aucun doute. »

Rq : Il faut attendre ce propos sur le clonage (des animaux) pour que soit clairement affirmée la « singularité » des êtres vivants – ce qui, pour les êtres humains, rejoint la question de « l'identité personnelle ».

Chap. 12 – Comment suivre la voie bouddhique ?

p. 267 : « *Aucune personne n'est semblable à une autre, de par son karman, ses expériences passées, une éducation et des conditionnements singuliers.* »

Rq : Retour indirect au principe d'individualité : *moi, toi, lui, elle...*

p. 268 : « *Toute voie spirituelle comprend trois niveaux de travail : le niveau personnel, le niveau interpersonnel ou de relation avec les autres êtres et le monde, et le niveau transpersonnel qui dépasse le cadre individuel pour embrasser la dimension ouverte de la réalité ultime.* »

Rq : Le niveau « personnel » et le niveau « interpersonnel » présupposent que la personne n'est pas une illusion.

p. 269 : « *... l'acuité de la présence à soi et aux choses* »

Rq : Que signifie « la présence à soi » si le *soi* n'est qu'une illusion ?

p. 271 : « *l'illusion d'un soi personnel et durable* »

Rq : Le « soi personnel » n'est pas une illusion, même s'il n'est pas « durable ». Ou plutôt, il ne dure que tant qu'il existe. Rien n'assure qu'il est éternel, rien ne l'exclut non plus.

p. 294 : « *L'impératif est de ne jamais perdre de vue que la quête bouddhique est celle du sens ultime de l'existence humaine – cette nature éveillée, insaisissable et inconditionnée qui dissipe tout mal-être –, et qu'elle passe par la connaissance soi...* »

Rq : Que peut signifier « la connaissance de soi » si le *soi* n'existe pas ?

II - Observations sur l'article *anâtman* dans le *Dictionnaire encyclopédique du bouddhisme* de Philippe Cornu, Seuil, 2001

Anâtman : « Inexistence du soi » (par opposition à l'*âtman* hindou, « éternel et immuable »).

1. La question des « agrégats ».

« Selon l'enseignement du Bouddha..., le fait de considérer les agrégats comme un 'soi' et de s'y attacher est la cause de notre errance dans le samsâra. »

« ... le 'soi' est la simple collection de cinq agrégats ».

Le moi « n'est qu'une simple imputation ou désignation nominale sur la base des agrégats et donc pure convention ».

« Il convient d'analyser ce 'moi' inné sur la base des cinq agrégats physico-mentaux. »

Rq : Comment peut-on expliquer le moi, c'est-à-dire la personne, par des éléments non personnels ? C'est le même coup de force que le matérialisme, qui prétend expliquer l'esprit par des processus physico-chimiques.

2. Le « moi », substance permanente et indépendante ?

« Inexistence d'une personne qui serait permanente, unique et indépendante »

« Inexistence d'une personne qui serait une substance autonome »

« Non-existence ou vacuité d'une personne substantiellement existante et autonome »

Rq : Ne pas toute confondre :

On peut reconnaître que la personne est éphémère (non éternelle), dépendante et non autonome (je ne me suis pas créé, je ne tiens pas mon existence de moi-même) et non « substantielle » (le *Je* n'est pas une « chose »).

Cela ne signifie pas que la personne « n'existe pas ». En outre, elle se caractérise par son unicité : je suis seul à être moi (« tu es unique et irremplaçable », affirme le christianisme).

3. La problématique du changement

« Nous déduisons à tort l'idée d'un 'moi' permanent qui ne changerait pas tout au long de la vie et auquel nous nous identifions. »

Rq : Je change physiquement, moralement, intellectuellement tout au long de l'existence sans perdre le sentiment de mon identité (à moins d'être atteint par la maladie d'Alzheimer). Je change, mais c'est moi qui change.

Cette hypothèse de « l'impermanence », cette mise en cause de l'identité personnelle, est caricaturée par le pythagoricien Epicarne : « Un débiteur insolvable prétend qu'il n'est plus l'homme qui a contracté la dette ; le créancier accepte son excuse et l'invite à dîner. Quand le débiteur arrive au banquet, les esclaves l'expulsent, le créancier lui faisant dire qu'il n'est plus la personne qui a lancé l'invitation » (in Borgès, pp. 60-61).

4. *L'abolition de l'être humain*

« *Seule la souffrance existe, mais on ne trouve aucun souffrant, les actes sont, mais on ne trouve pas d'acteur.* »

Rq : Il est difficile de pousser plus loin la déshumanisation.

5. *La décomposition de la conscience*

« *On est tenté d'identifier la 'personne' à la conscience. Mais elle est elle-même composée et il n'existe pas de 'penseur' indépendant ou contrôlant le processus continu de pensée qui se décompose en instants de conscience successifs. La continuité de la conscience est une illusion comme celle d'un film projeté sur un écran, où la continuité apparente n'est due qu'au défilement à grande vitesse d'images séparées.* »

Rq : Cette « découpe » de la conscience en instants successifs va tellement à l'encontre de l'expérience vécue qu'on se demande ce qui la motive. Tout est bon pour essayer de justifier, au mépris des évidences, le *credo* initial : l'inexistence du moi.